

## Textes complémentaires

### Corpus : le théâtre dans le théâtre

#### Texte A

#### Shakespeare (1564-1616)

#### · *Comme il vous plaira* (1599) II, 5

JACQUES.

Le monde entier est un théâtre, et les hommes et les femmes ne sont que des acteurs ; ils ont leurs entrées et leurs sorties. Un homme, dans le cours de sa vie, joue différents rôles ; et les actes de la pièce sont les sept âges. Dans le premier, c'est l'enfant, vagissant, bavant dans les bras de sa nourrice. Ensuite l'écolier, toujours en pleurs, avec son frais visage du matin et son petit sac, rampe, comme le limaçon, à contrecœur jusqu'à l'école. Puis vient l'amoureux, qui soupire comme une fournaise et chante une ballade plaintive qu'il a adressée au sourcil de sa maîtresse. Puis le soldat, prodigue de jurements étranges et barbu comme le léopard, jaloux sur le point d'honneur, emporté, toujours prêt à se quereller, cherchant la renommée, cette bulle de savon, jusque dans la bouche du canon. Après lui, c'est le juge au ventre arrondi, garni d'un bon chapon, l'œil sévère, la barbe taillée d'une forme grave; il abonde en vieilles sentences, en maximes vulgaires ; et c'est ainsi qu'il joue son rôle. Le sixième âge offre un maigre Pantalon en pantoufles, avec des lunettes sur le nez et une poche de côté : les bas bien conservés de sa jeunesse se trouvent maintenant beaucoup trop vastes pour sa jambe ratatinée ; sa voix, jadis forte et mâle, revient au fausset de l'enfance, et ne fait plus que siffler d'un ton aigre et grêle. Enfin le septième et dernier âge vient unir cette histoire pleine d'étranges événements ; c'est la seconde enfance, état d'oubli profond où l'homme se trouve sans dents, sans yeux, sans goût, sans rien.

#### Texte B Corneille

#### L'illusion Comique : Acte V, scène 5

*Un père (Pridamant), bouleversé par la disparition de son fils (Clindor), vient consulter un magicien (Alcandre). Devant les yeux du père se déroule la vie d'aventures du fils et une histoire d'amour tragique dans laquelle Clindor perd la vie. La magie se dévoile : en fait, c'est une troupe de théâtre, dont fait partie Clindor, qui a joué dans le décor d'une grotte*

[...] PRIDAMANT.

Que vois-je ? Chez les morts compte-t-on de l'argent ?

ALCANDRE.

Voyez si pas un d'eux s'y montre négligent.

PRIDAMANT.

Je vois Clindor ! Ah dieux ! Quelle étrange surprise !

Je vois ses assassins, je vois sa femme et Lyse !

Quel charme en un moment étouffe leurs discords,

Pour assembler ainsi les vivants et les morts ?

ALCANDRE.

Ainsi tous les acteurs d'une troupe comique,

Leur poème récité, partagent leur pratique :

L'un tue, et l'autre meurt, l'autre vous fait pitié ;

Mais la scène préside à leur inimitié.

Leurs vers font leurs combats, leur mort suit leurs paroles,

Et, sans prendre intérêt en pas un de leurs rôles,

Le traître et le trahi, le mort et le vivant,

Se trouvent à la fin amis comme devant.

Votre fils et son train ont bien su, par leur fuite,

D'un père et d'un prévôt éviter la poursuite ;

Mais tombant dans les mains de la nécessité,

Ils ont pris le théâtre en cette extrémité.

PRIDAMANT.

Mon fils comédien !

ALCANDRE.

D'un art si difficile

Tous les quatre, au besoin, ont fait un doux asile ;

Et depuis sa prison, ce que vous avez vu,

Son adultère amour, son trépas imprévu,

N'est que la triste fin d'une pièce tragique

Qu'il expose aujourd'hui sur la scène publique,

Par où ses compagnons en ce noble métier

Ravissent à Paris un peuple tout entier.

Le gain leur en demeure, et ce grand équipage,

Dont je vous ai fait voir le superbe étalage,

Est bien à votre fils, mais non pour s'en parer

Qu'alors que sur la scène il se fait admirer.

PRIDAMANT.

J'ai pris sa mort pour vraie, et ce n'était que feinte ;

Mais je trouve partout mêmes sujets de plainte.

Est-ce là cette gloire, et ce haut rang d'honneur

Où le devait monter l'excès de son bonheur ?

ALCANDRE.

Cessez de vous en plaindre. A présent le théâtre

Est en un point si haut que chacun l'idolâtre,

Et ce que votre temps voyait avec mépris

Est aujourd'hui l'amour de tous les bons esprits,

L'entretien de Paris, le souhait des provinces,

Le divertissement le plus doux de nos princes,

Les délices du peuple, et le plaisir des grands :

Il tient le premier rang parmi leurs passe-temps ;

Et ceux dont nous voyons la sagesse profonde

Par ses illustres soins conserver tout le monde,

Trouvent dans les douceurs d'un spectacle si beau

De quoi se délasser d'un si pesant fardeau.  
Même notre grand roi, ce foudre de la guerre,  
Dont le nom se fait craindre aux deux bouts de la terre,  
Le front ceint de lauriers, daigne bien quelquefois  
Prêter l'oeil et l'oreille au théâtre-François :  
C'est là que le Parnasse étale ses merveilles ;  
Les plus rares esprits lui consacrent leurs veilles ;  
Et tous ceux qu'Apollon voit d'un meilleur regard  
De leurs doctes travaux lui donnent quelque part.  
D'ailleurs, si par les biens on prise les personnes,  
Le théâtre est un fief dont les rentes sont bonnes ;  
Et votre fils rencontre en un métier si doux  
Plus d'accommodement qu'il n'eût trouvé chez vous.  
Défaites-vous enfin de cette erreur commune,  
Et ne vous plaignez plus de sa bonne fortune.

**PRIDAMANT.**

Je n'ose plus m'en plaindre, et vois trop de combien  
Le métier qu'il a pris est meilleur que le mien.

**Texte C** Dans l'Échange, pièce créée en 1893-1894 et dont l'action se passe en Amérique, Paul Claudel (1868-1955) met en scène une actrice, Lechy Elbernon.

LECHY ELBERNON Je suis actrice, vous savez. Je joue sur le théâtre. Le théâtre. Vous ne savez pas ce que c'est ?

MARTHE Non.

LECHY ELBERNON Il y a la scène et la salle. Tout étant clos, les gens viennent là le soir, et ils sont assis par rangées les uns derrière les autres, regardant.

MARTHE Quoi ? Qu'est-ce qu'ils regardent, puisque tout est fermé ?

LECHY ELBERNON Ils regardent le rideau de la scène. Et ce qu'il y a derrière quand il est levé. Et il arrive quelque chose sur la scène comme si c'était vrai.

MARTHE Mais puisque ce n'est pas vrai ! C'est comme les rêves que l'on fait quand on dort.

LECHY ELBERNON C'est ainsi qu'ils viennent au théâtre la nuit.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE Elle a raison. Et quand ce serait vrai encore, qu'est-ce que cela me fait ?

LECHY ELBERNON Je les regarde, et la salle n'est rien que de la chair vivante et habillée.

Et ils garnissent les murs comme des mouches, jusqu'au plafond.

Et je vois ces centaines de visages blancs.

L'homme s'ennuie, et l'ignorance lui est attachée depuis sa naissance.

Et ne sachant de rien comment cela commence ou finit, c'est pour cela qu'il va au théâtre.

Et il se regarde lui-même, les mains posées sur les genoux.

Et il pleure et il rit, et il n'a point envie de s'en aller.

Et je les regarde aussi, et je sais qu'il y a là le caissier qui sait que demain

On vérifiera les livres, et la mère adultère dont l'enfant vient de tomber malade.

Et celui qui vient de voler pour la première fois, et celui qui n'a rien fait de tout le jour.

Et ils regardent et écoutent comme s'ils dormaient.

MARTHE L'œil est fait pour voir et l'oreille Pour entendre la vérité.

LECHY ELBERNON

Qu'est-ce que la vérité? Est-ce qu'elle n'a pas dix-sept enveloppes, comme les oignons ?

Qui voit les choses comme elles sont ? L'œil certes voit, l'oreille entend.

Mais l'esprit tout seul connaît. Et c'est pourquoi l'homme veut voir des yeux et connaître des oreilles.

Ce qu'il porte dans son esprit, - l'en ayant fait sortir.

Et c'est ainsi que je me montre sur la scène.

MARTHE Est-ce que vous n'êtes point honteuse ?

LECHY ELBERNON Je n'ai point honte ! mais je me montre, et je suis toute à tous.

Ils m'écoutent et ils pensent ce que je dis ;

ils me regardent et j'entre dans leur âme comme dans une maison vide.

C'est moi qui joue les femmes :

La jeune fille, et l'épouse vertueuse qui a une veine bleue sur la tempe, et la courtisane trompée.

Et quand je crie, j'entends toute la salle gémir.

Paul Claudel, l'Échange (1ère version)